

# Patrimoine Naturel Patrimoine Culturel

dans les Espaces Naturels Protégés  
de Provence Alpes Côte d'Azur



Réseau Régional des Gestionnaires  
*d'Espaces Naturels Protégés*  
Provence Alpes Côte d'Azur

# **PATRIMOINE NATUREL / PATRIMOINE CULTUREL**

**Université : 2004**

**Dates : 2 – 3 et 4 juin 2004**

**Lieu : Digne les Bains**

• • • • •

CAHIER TECHNIQUE N°10  
DU RÉSEAU RÉGIONAL DES GESTIONNAIRES  
D'ESPACES NATURELS PROTÉGÉS  
DE PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

# SOMMAIRE

• • • • •

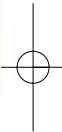
<b>Avant – propos</b>	<b>7</b>
Jean-Simon PAGES – Directeur de la Réserve Géologique de Haute Provence et Animateur	
<b>Accueil et Ouverture</b>	<b>11</b>
<b>Introduction</b>	<b>15</b>
Regards d'un philosophe	
François CARRASSAN - Parc National de Port-Cros	
Regard d'un scientifique	
François BOILLOT - Conservatoire Botanique de Porquerolles	
<b>Atelier 1 : Le Paysage</b>	<b>27</b>
Carine RITAN - Agence Publique du Massif des Alpilles	
Henri OLIVIER - Artiste	
Philippe MAIGNE - Grand site Sainte Victoire	
<b>Atelier 2 : Du Patrimoine Rural vers l'innovation culturelle</b>	<b>33</b>
Jean GREGOIRE - Parc Naturel Régional du Lubéron	
Christiane CARLE - Alpes de Lumière	
Patrick FABRE - Maison de la Transhumance	
Claude MILLO - Parc Naturel Régional du Verdon	
Mathieu BARROIS - Conservatoire des ocres et des pigments appliqués - OKHRA	
<b>Atelier 3 : Politique du Patrimoine Culturel / Politique du Patrimoine Naturel</b>	<b>41</b>
Jean BOUTIN - Conservatoire Etudes des Ecosystèmes de Provence	
Nicolas GERARDIN - Parc National de Port-Cros	
Vincent JANNIN - Parc National du Mercantour	
Gaétan CONGES - Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence Alpes Côte d'Azur	
Franck SUMERA - Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence Alpes Côte d'Azur	
Bernard DEBROAS - Bâtiments de France	
<b>Atelier 4 : L'Art comme médiateur culturel au service de la nature</b>	<b>59</b>
Jean-Yves ASTRUC - Parc Naturel Régional du Queyras	
Yves MULLER - Photographe	
Nadine GOMEZ - Musée Gassendi	
Claude DAUTREY - Parc National des Ecrins	
<b>Clôture</b>	<b>71</b>
Jean-Simon PAGES - Réserve Géologique de Haute Provence	

# AVANT-PROPOS

• • • • •

**Par Jean-Simon PAGES**

Directeur de la Réserve Géologique de Haute Provence  
Animateur pédagogique de l'Université 2004



## La nature fait-elle partie de notre culture ?

Quelle place faisons-nous aux pratiques culturelles (et lesquelles ?) dans nos espaces naturels ?

Si le patrimoine est ce que l'on tient de la main de son père, existe-t-il un patrimoine naturel ?

Comment intégrer ou réintégrer la nature dans la culture pour que nos contemporains l'adoptent ?

Enfin, le fossé est-il si grand entre nature et culture ?

S'engager dans le débat entre nature et culture pourrait être un défi dangereux, tant le champ est vaste. Il s'agit plutôt, au cours de ces trois jours, d'explorer les relations qui peuvent exister dans le cadre de nos espaces naturels entre les deux protagonistes.

Pouvons-nous nous inspirer des pratiques et de l'antériorité de la protection du patrimoine culturel pour que nos espaces de nature (et au-delà la nature ordinaire) soient mieux apprivoisés (au sens du Petit Prince) par nos concitoyens ?

Si le divorce entre l'homme et la nature qu'évoque François Terrasson<sup>1</sup> est manifesté par le mépris ou l'arrogance que l'on observe très souvent, il n'est peut-être pas définitivement consommé. La réconciliation peut être possible si l'on constate à quel point la nature imprègne notre culture. Cette imprégnation s'est faite de façon tellement subtile qu'elle devient implicite et invisible, nous ne la voyons plus.

Les ateliers de cette Université 2004 nous invitent à explorer quelques-uns des aspects de cette rencontre entre le patrimoine naturel et le patrimoine culturel.

L'identité de la France (qui est diversité) tient autant à la géographie qu'à l'histoire comme l'a montré Ferdinand Braudel<sup>2</sup> et les identités de nos territoires sont géographiques, c'est-à-dire imposées par la nature : relief, climat...

Le paysage en tout premier lieu paraît donc être une porte d'entrée spontanée. Attrayant, spectaculaire ou reposant, il tient au cœur des Français.

Il est par essence la conjonction des actions de l'homme et de la nature, mais cette dimension fusionnelle est-elle suffisamment exploitée ?

Nos paysages sont souvent vus comme immuables et naturels quand ils ont été façonnés par des générations qui ont eu des pratiques différentes. Emblématiques biens souvent, leur protection est un souci assez largement partagé. Le maintien de la biodiversité n'est-il pas indispensable à cette protection tout autant que la lutte contre la prolifération des enseignes ?

Un autre exemple de cette osmose entre nature et culture est la civilisation rurale que nous voyons disparaître un peu plus chaque jour et dont la nostalgie emplit les écrans publicitaires.

À une époque où les sources d'énergie étaient peu fécondes, où les échanges étaient plus rares, le milieu naturel a fourni matière première et inspiration à l'énergie créatrice de l'homme. Architecture, cuisine, habillement, légendes se sont nourris pendant des siècles de la nature environnante, parfois hostile, parfois bénéfique.

L'aspect légendaire mériterait d'ailleurs peut-être d'être plus exploré avec cette optique. Pendant plus de vingt siècles, la théogonie est une cosmogonie et les philosophes, pour comprendre les relations de l'homme avec lui-même, commencent par explorer la nature des choses.

Nos légendes font-elles autre chose ?

Enfin, remontant par ses traces encore plus loin que les mythes et les légendes, l'art puise sa source depuis plus de 10 000 ans dans la nature. Du seuil des grottes de Lascaux jusqu'au land art et aux peintres du dimanche en passant par de Vinci, Turner, Delacroix ou Cézanne, combien ont exploré les frémissements de leur âme en regardant le ciel, la mer, la forêt, la montagne, leurs habitants ? Combien aussi ont découvert la montagne, la forêt ou la mer à travers leurs œuvres ? Par la métamorphose que le pinceau ou l'objectif lui fait subir, le milieu naturel devient milieu culturel et vice versa. Ces pratiques artistiques sont ouvertes à tous comme nos espaces et comme eux sont en évolution. Les artistes de ce temps ont la même vocation que leurs prédécesseurs à être des médiateurs entre les hommes du commun et le monde qui les entoure et les porte.

Il resterait sans doute à explorer les mêmes interrogations dans d'autres civilisations que la Mésopotamienne qui est la nôtre. Quel regard porte l'Extrême-Orient ou les Amérindiens sur le patrimoine naturel ?

Tout ne sera pas dit au cours de ces trois jours et l'on pourrait s'interroger sur la langue, la religion... et leurs rapports avec la nature. Nous essayerons de ne pas perdre de vue que notre objectif est d'utiliser ces vecteurs culturels pour une réappropriation du patrimoine naturel par des hommes, des femmes et des enfants du XXI<sup>e</sup> siècle dont le rapport à la nature est souvent distant.

<sup>1</sup> « La peur de la Nature »

<sup>2</sup> « L'identité de la France »

# OUVERTURE

Pour l'ouverture de cette Université, la Réserve Géologique de Haute Provence accueille les intervenants. Le discours de l'adjoint au Maire à la Culture et au Développement Durable de Digne est suivi par celui de la directrice adjointe de la Direction Régionale de l'Environnement, Mauricette STEINFELDER et du Directeur de l'Agence Régionale Pour l'Environnement Eric BLOT, enfin pour finir, par celui de Jean Simon PAGES, directeur de la Réserve Géologique de Haute Provence et animateur pédagogique de ces journées.

## Intervenants

### **Henri CARBUCCIA**

Adjoint au Maire de Digne les Bains, délégué à la Culture et au Développement Durable  
Président du Pays Dignois et Président de la Réserve Géologique de Haute Provence

### **Mauricette STEINFELDER**

Directrice adjointe de la Direction Régionale de l'Environnement

### **Eric BLOT**

Directeur de l'Agence Régionale pour l'Environnement

### **Jean-Simon PAGES**

Directeur de la Réserve Géologique de Haute Provence

## OUVERTURE

**Henri CARBUCCIA**

« Dans ce territoire de Pays nous avons été éligibles au programme Leader Plus sur la thématique : « Mise en valeur du patrimoine naturel et du patrimoine culturel du Pays. »

C'est vous dire à quel point le thème choisi pour votre Université me tient particulièrement à cœur ! Patrimoines culturel et naturel sont à mon sens complètement imbriqués et font intimement partie du Développement Durable. »

Henri CARBUCCIA soulève plusieurs questions :

- Comment mettre en valeur, dans tous les sens du terme, ces patrimoines, les mettre à la disposition touristique, sans pour autant les dénaturer ?
- Comment arriver à en faire à la fois un outil de développement tout en les préservant ?
- Comment les faire reconnaître par le public comme patrimoines fragiles en lui transmettant les valeurs de respect ?
- Comment faire admettre qu'il ne faut pas confondre Développement Durable et développement immédiat ?

Enfin, Henri CARBUCCIA souligne que toutes les réponses et les politiques qui en découlent sont extrêmement interdépendantes.

**Mauricette STEINFELDER**

« Durant les trois sessions préparatoires, ce thème a déjà donné lieu à des débats passionnés. Plusieurs d'entre nous y ont participé, avec l'appui constant et précieux de Jean-Simon PAGES, et cette thématique a été longuement débattue. A tel point que nous avons l'impression de faire déjà l'Université. »

L'Université 2004 se passe dans un site qui témoigne d'une occupation humaine ancienne et de bouleversements géologiques très forts qui ont fait évoluer le paysage. C'est pourquoi Digne les Bains semble particulièrement bien choisie pour cette thématique.

Le thème de l'Université 2002 : « Ethique et Environnement » avait été très stimulant et avait sans aucun doute contribué à souder les membres du réseau, réseau qui entre dans sa vingtième année.

« Nous sommes tous très attachés dans nos métiers à travailler non seulement sur la protection de l'environnement et à sa gestion, mais également à faire passer des

valeurs. Nous allons donc poursuivre notre réflexion sur le thème du patrimoine. »

Il est difficile de transmettre ce que nous aimons. Le travail sur le thème du temps (Mars 2004 à St Véran) a aidé l'ensemble des membres du Réseau à une meilleure compréhension de leur rôle au quotidien et à la manière de faire passer ses valeurs. Il a également permis de prendre conscience que le travail qui est entrepris par les différents protagonistes du Réseau s'inscrit dans une durée qui est une durée longue, différente de celle de la politique ou de l'économie.

Comment transmettre les valeurs de protection, de conservation, de nécessité de transmission de patrimoines auprès de ce public toujours plus demandeur d'espaces naturels qu'il détériore parfois par sa seule présence ?

Les questions abordées se retrouvent pour cette thématique :

- Comment se situe notre action dans l'échelle du temps ?
- Quelle époque protège t-on et privilégie t-on ?
- Comment se fait ce choix d'époque, sur quels critères ?
- Comment faire des choix dans lesquels le public se reconnaisse ?
- Comment, art, nature et culture se conjuguent et se valorisent mutuellement ?
- Comment patrimoines naturels et culturels se rejoignent ?

**Eric BLOT**

« Tout ce travail fait au sein des Universités, et restitué sous forme de cahiers techniques, doit être un peu notre « Bible ». S'il doit agir sur et dans l'intellect, il doit également transformer nos actions quotidiennes au sein de la structure que nous représentons et dans laquelle nous travaillons. »

Il rappelle également qu'il y a dix ans, le Réseau était ici même, dans ce même hôtel, pour fêter ses dix ans. « Le Réseau entre lui aussi dans le patrimoine ! »

Ses remerciements iront à Jean-Simon PAGES, pour tout le travail fourni pour la préparation de cette Université 2004.

### Jean-Simon PAGES

Patrimoine naturel – patrimoine culturel ou nature et culture ? Pendant les réunions préparatoires à cette université 2004, la balance a oscillé.

Naturellement notre propos n'était pas de rouvrir le vieux débat toujours vivant entre nature et culture. Ces réunions préparatoires ont été riches et maintes fois nous avons eu le sentiment d'anticiper par trop sur les débats à venir et nous avons dû nous arrêter !

C'est aussi pourquoi il a paru nécessaire, le thème s'y prêtant particulièrement, de faire intervenir au cours de ces trois journées autant de personnalités extérieures que possible. Leurs contributions devaient être variées autant que le sont nos espaces naturels.

Au sein du vaste sujet recouvert par les termes, nous avons choisi de nous fixer sur : Comment les pratiques culturelles peuvent-elles nous aider dans la gestion de nos espaces et en particulier comment peuvent-elles nous aider à sensibiliser nos concitoyens ?

Pour cela nous avons dégagé quatre ateliers qui nous ont paru autant de portes d'entrée dans les espaces naturels :

- Le paysage tout d'abord, comme une évidence. Un milieu naturel ne devient un paysage que sous le regard de l'homme et de nul autre.
- Le patrimoine rural, témoin d'une forme d'harmonie entre la civilisation et son environnement. L'image d'authenticité véhiculée par la civilisation rurale aujourd'hui évanouie peut constituer une façon de mettre en exergue certains types de pratiques proches d'un développement durable.
- Les politiques culturelles et les politiques naturelles. La préservation du patrimoine culturel fait l'objet d'un large consensus. Comment nos espaces, nos réglementations, nos approches peuvent-elles s'inspirer des premières pour essayer de gagner comme elles le cœur des Français ? Quelles passerelles pouvons-nous imaginer ?
- L'art médiateur de la nature. Sur la base des expériences menées depuis bientôt dix ans par la Réserve Géologique de Haute Provence et d'autres, sur la base d'exemples historiques, il est évident que la nature inspire l'art et que l'art magnifie le patrimoine naturel.

Il est certain qu'il n'y aura pas de recettes à récolter à l'issue de cette Université mais un état d'esprit à développer, dans le droit fil de celui de notre Réseau.

Et si cette session se déroule à Digne les Bains, c'est d'une part que la Réserve Géologique qui y a son siège fête cette année ses vingt ans d'existence et que depuis longtemps ici existe une tradition d'ouverture qui marie harmonieusement patrimoine naturel avec patrimoine culturel

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Pierre GASSENDI, dans la lignée des philosophes anciens, ne dédaignait pas s'interroger sur la nature des étoiles de Saint-Vincent, (ces fossiles de pentacrines alors abondants autour de la cité) lui l'homme de la plus haute spéculation intellectuelle engagé dans sa controverse avec DESCARTES.

Homme sans frontières, en compagnie d'Honoré BOUCHE (historien de la Provence), il se rendait à Tartonne pour mesurer la salinité de l'eau du puits fameux que l'on visite encore ; il compilait l'histoire de l'église de Digne dont il était chanoine ou encore il écrivait une théorie de la musique. Heureux temps sans doute où le savoir et les centres d'intérêt n'étaient pas cloisonnés.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le docteur HONORAT (Simon-Jude) établissait un herbier des plantes locales, menant une activité de savant, de naturaliste comme la recherche des fossiles ou l'étude des papillons. Lorsque l'on songe au Thais honorati (forme locale de la Proserpine *Zerinthia rumina*), il pourrait servir d'emblème à Digne tant son aire d'endémisme est restreinte à nos montagnes.

Mais ce travail de botaniste se doublait de l'établissement d'un lexique français-provençal pour permettre à ses confrères septentrionaux d'utiliser le savoir empirique des habitants en matière de plantes médicinales.

L'herbier en question est actuellement conservé au musée GASSENDI en compagnie de sa postérité récente, celui réalisé par Hermann DE VRIES, artiste éclectique, dont vous visiterez le sanctuaire de la nature vendredi.

Plus près de nous, Alexandra DAVID NEEL fit retraite à Digne après la vie bien remplie que vous lui connaissez. Son choix de notre cité des montagnes de Provence fut dicté paraît-il par la ressemblance qu'elle trouvait entre nos paysages et ceux du Tibet. Il est vrai que les étendues de la haute Bléone offrent une sauvagerie (au meilleur sens du terme...) qui ne peut que porter à la méditation.





## OUVERTURE

Et je ne parle pas de l'école dignoise, ces peintres proches des impressionnistes, influencés par l'école marseillaise du XIX<sup>e</sup> finissant que la nature locale a extrait de leurs ateliers. Ils nous livrent pourtant avec leur talent une vision non-utilitariste de leur environnement.

Paysages, animaux, fossiles, philosophes, naturalistes, peintres, tous les acteurs sont là pour proclamer que nature et culture ne sont pas irréconciliables bien au contraire : songez de combien il faudrait amputer la poésie (qu'elle soit occidentale ou orientale) et la peinture (là aussi de l'orient au couchant) si la nature ne pouvait leur servir d'inspiration. Les Muses ne vivaient-elles pas dans les montagnes de l'Hélicon ?



# INTRODUCTION

Afin de donner quelques repères pour la réflexion, cette Université a débuté par une introduction philosophique du sujet par François CARRASSAN, philosophe et gestionnaire d'espaces naturels protégés; suivie par une introduction scientifique par François BOILLLOT, scientifique et gestionnaire d'espaces naturels protégés, tous deux membres du Réseau.



## **Intervenants**

### **François CARRASSAN**

Philosophe et administrateur du Parc National de Port-Cros

### **François BOILLLOT**

Conservateur du Conservatoire Botanique de Porquerolles

## INTRODUCTION

## REGARD D'UN PHILOSOPHE

François CARASSAN

## Ethique et ignorance

Mon introduction ne sera pas celle d'un gestionnaire, même s'il m'arrive d'en être un, mais se situera délibérément sur le terrain philosophique. Mauricette STEINFELDER rappelait une chose à laquelle je tiens beaucoup, qui est au principe de notre réflexion et de notre travail sur l'environnement, et qui est la référence à l'éthique. Car si nous pensons sur le mode de l'éthique, nous sommes loin de l'arrogance et du dogmatisme de la morale. Nous sommes dans l'incertitude et nous cherchons seulement à vivre le moins mal possible. Mon propos sera donc plein d'interrogations et d'ignorance. Je ne connais pas le plan de l'univers, je ne sais pas vraiment ce qu'est la nature ni même si elle existe. Cette ignorance me guidera dans cette « vaste affaire » qui met en relation le patrimoine, la nature et la culture.

Ne pensez jamais que je suis dépréciatif dans les propos que je tiens, même si je peux en donner l'impression, je ne veux déprécier personne, ni rien. J'essaye de constater et de questionner ce qui est avec le seul souci de savoir de quoi on parle et d'être sans illusion. On ne peut être à la fois dans l'éthique et dans l'illusion, c'est contradictoire. Voici donc quelques repères pour la réflexion à laquelle invite notre université.

La notion de patrimoine fait le lien avec le précédent atelier de St Véran où nous envisagions les différentes manières de vivre le temps dans les espaces naturels protégés que nous gérons. Car le patrimoine peut évidemment se penser comme ce qui survit au passage du temps. Mais il y a le temps long et le temps court, celui du patrimoine ou de l'écologie, par exemple, et celui de la vie présente et passagère ; et s'ils sont l'un et l'autre bien réels, ils ne se confondent pas.

Ainsi Roselyne BACHELOT, qui venait de perdre son ministère, soulignait récemment la difficulté, voire l'impossibilité, qu'il y avait à concilier le temps politique et celui de l'écologie. L'écologie ignore en effet le calendrier électoral et les majorités parlementaires. Ses problématiques viennent de loin et vont au-delà des intérêts du moment, comme celle, si actuelle, du réchauffement climatique.

C'est pourtant Jacques CHIRAC qui déclara au Sommet de Johannesburg en Septembre 2002 : « *Notre maison brûle* ». Une formule qui me permet d'attirer l'attention sur une pensée de SCHOPENHAUER fort piquante et parmi les plus politiquement incorrectes que je connaisse, celle selon laquelle *ce monde est le pire des mondes possibles*.

En effet, quelques degrés en plus ou quelques degrés en moins, et toute vie cesse. En plus, et la maison brûle ; en moins, et la maison gèle. Tout est ainsi dans un tel état que la moindre dégradation météorologique entraînerait la fin du monde. On ne peut ainsi concevoir un monde plus près de sa disparition que le nôtre. D'où il suit qu'un monde plus mauvais n'étant pas possible, ce monde est bien le pire des mondes possibles.

Voici donc cette pensée d'une vie qui ne tient à rien, apparue entre quelques pauvres intervalles du thermomètre, en train de disparaître si notre maison brûle déjà et que se consume avec elle tout notre patrimoine. Une pensée réactivée à la lecture du thème et du sujet de notre université qui met en présence et en relation les notions de Patrimoine, de Nature et de Culture.

## Trouble du sujet

Sur le thème *Patrimoine naturel / Patrimoine culturel dans les espaces naturels protégés*, la question posée est donc :

« La valorisation par la culture du patrimoine naturel peut-elle jouer un rôle dans la protection et la gestion des espaces naturels protégés ? »

Ma première réaction à la première lecture est de répondre : oui ! Oui, en considérant que la réponse est dans la question. Oui à la culture dans les Parcs, pour leur plus grande mise en valeur. Car la culture permet de célébrer, permet de révéler, permet d'apprendre la nature. Oui encore à tous les outils culturels possibles : faisons de l'édition, faisons de la communication, faisons des expositions, faisons de la restauration, organisons des résidences d'artistes, commandons-leur des œuvres. Tous ces outils sont excellents pour produire une plus forte et une meilleure image de ces espaces, pour rendre sensible le plus grand nombre à leur beauté et les faire ainsi largement partager.

Voilà donc une première réponse, élémentaire et immédiate, lorsqu'on s'interroge sur l'utilité de la culture rapportée à la nature. Son mérite est de faire aussitôt apparaître une vérité dont l'évidence et la portée demeurent trop souvent dans le non-dit, à savoir que les parcs naturels sont des produits culturels. Une vérité qui vient alors troubler la relation tantôt établie en nous mettant soudain devant ce fait qu'il n'y a rien de plus culturel que la protection de la nature.



Protéger la nature est un fait de culture. Cela se décide et cela s'entreprind ; et cela est variable selon les temps et les lieux. Et d'autant plus que l'homme, au commencement de sa carrière dans le monde, n'a pu survivre qu'en se protégeant de la nature. Aussi, devant cette étrange et récente inversion de son rapport à la nature, quelques questions paraissent inévitables :

Qu'est-ce que cette nature qui a besoin d'être protégée ? Et protégée contre quoi ? La nature ne serait donc pas assez forte pour se défendre seule ? Sans défense, la nature disparaît-elle ? Que reste-t-il alors à sa place ?

Et ce questionnement propice au doute peut alors s'accompagner d'une idée plus radicale et d'allure provocatrice, comme une hypothèse paradoxale : et si c'était le fait de protéger la nature qui la faisait exister. L'idée que la nature n'aurait pas d'existence antérieure à la décision de la protéger. L'idée que la nature n'existerait pas en elle-même et ne prendrait corps qu'en devenant l'objet (illusoire) d'une protection (réelle). En somme, je protège la nature donc elle existe. Un schéma simple et toujours prêt à l'usage, comme dans ce célèbre dialogue de Laurel et Hardy :

- *Tu vois, il y a un trésor dans cette maison.*
- *Mais je ne vois pas de maison*
- *Eh bien, il n'y a qu'à en construire une !*

Comme la maison de Laurel et Hardy, la fonction première d'un parc naturel relèverait ainsi de la magie : faire croire en l'existence de la nature ; et les limites du parc créeraient précisément l'espace réservé à son apparition. Laquelle serait d'autant plus crédible qu'elle s'accompagne à présent du beau mot de patrimoine, ajouté depuis peu au discours sur la nature comme pour lui donner un supplément de réalité.

Je laisse là cette hypothèse d'une nature qui ne serait pour finir qu'une invention de la culture, en notant que ce paradoxe en dit plus long qu'il y paraît sur le désir de nature, sur le besoin de croire en l'existence d'une nature, et sur le manque que cette croyance masque. Car il reste à tenter de dire maintenant ce que peuvent signifier ces idées de nature, de culture et de patrimoine.

### Savoir de quoi on parle

Ces trois notions sont équivoques, lourdes de sens et

d'histoire, pleines d'enjeux et paraissent d'autant plus imprécises dans leur quotidien et incessant usage. Deux difficultés doivent ainsi être soulignées qui tiennent à leur usage familial et à leur caractère équivoque.

- « Pour éviter les guerres, disait Confucius, il faut définir les mots ». Or les mots les plus difficiles à définir sont ceux dont on se sert le plus. Ce qui est d'autant plus difficile que les mots, en dehors de leur(s) sens, ont aussi des valeurs, positives ou négatives, qu'ils sont chargés affectivement et véhiculent des passions diverses.

On notera à ce propos que l'exigence éthique de savoir de quoi on parle est un impératif qui relève de la philosophie bien plus que de la politique ; en ce sens que la philosophie commence avec la précision des discours alors que la politique est d'abord soucieuse de l'adhésion des électeurs. Car la politique n'a pas forcément besoin de savoir de quoi elle parle si l'on admet que l'art politique est essentiellement celui de s'accorder aux passions du moment ; et que, selon cet art, si le mot compte plus que la chose, sa valeur l'emporte toujours sur son sens. Ainsi, autant le philosophe soucieux du réel se défiera des termes qui ont plus de valeur que de sens, autant le politique inquiet des passions du moment usera de ces termes dont le seul énoncé suscite approbation et enthousiasme, et que les linguistes appellent « performatifs ». Et force est de constater aujourd'hui que des termes comme patrimoine, nature, environnement, ne sont plus discutés au sens où tout le monde est immédiatement « pour » sans avoir à s'interroger sur leur signification et qu'il serait politiquement insensé de les rejeter. La Charte de l'Environnement donne en la matière le plus bel et récent exemple d'un parfait accord aux passions du moment.

- Les équivoques charriées par ces trois termes, patrimoine, culture, nature, tiennent aux notions mêmes et à leurs relations. En voici un aperçu.

### Patrimoine :

Dans l'expression « patrimoine naturel », patrimoine est une notion d'importation. Le lieu d'origine du terme « patrimoine » est la famille privée, et c'est d'elle qu'historiquement il est passé au domaine public de la culture avant de gagner, plus récemment, la nature. Cette importation pose un problème. Dans cette extension



## INTRODUCTION

du domaine du patrimoine, de la culture à la nature, une rupture survient en effet dans la notion même. Car le patrimoine culturel est généralement inerte ou inanimé alors que le patrimoine naturel est le plus souvent vivant quand il n'est pas vital. Il n'y a pas de commune mesure entre une église romane et le fond des océans que l'article 136 du droit de la mer appelle patrimoine commun de l'humanité, entre les ruines du Parthénon et la qualité de l'air. Cette distance fondamentale entre le culturel et le vital était fort bien dite par l'adage latin : « Primum vivere, deinde philosophari ». D'abord vivre, ensuite philosopher. Ce n'est ainsi qu'au-delà des nécessités vitales et de leur satisfaction que la culture apparaît et peut faire figure de luxe, dans le déploiement de la vie, au sommet de la civilisation.

**Culture :**

En dehors de la culture des champs, deux familles de sens sont ici à distinguer, l'une anthropologique et l'autre humaniste, pour éviter la confusion et la fâcheuse idée qu'elle engendre selon laquelle « tout » serait culturel.

Au sens anthropologique : on appartient tous à une culture et tout commence avec ce fait universel d'appartenance à un ensemble de coutumes, d'usages, de traditions, incluant notamment la langue et la religion. La culture en ce sens englobe l'individu et s'impose à lui en le renvoyant à ce qui vient de loin, des profondeurs et des ancêtres, et lui apporte sa raison d'être. On est là sur le chemin qui vient du passé et de l'inconscient, sur lequel coule le sang des morts. Les gestionnaires d'espaces naturels ont à faire avec cette culture-là : celle des chasseurs ou des pêcheurs, par exemple, qui revendiquent au nom de la tradition leur légitime part sur le territoire.

Dans ce sens, la culture est ce qui lie, ce qui attache, ce qui enracine.

Au sens humaniste : la culture est libératrice. Elle ouvre, elle détache, elle enrichit l'esprit. Elle désigne l'activité qui permet la formation du goût et le développement de la connaissance au contact des œuvres et des talents les plus accomplis ; elle peut désigner en même temps l'ensemble des moyens qui favorisent cette formation et cet enrichissement comme la littérature, la musique, l'histoire, la science, la poésie, etc.

La culture ainsi entendue est une activité incessante. Car

on n'est jamais cultivé une fois pour toutes. Car on n'en finit jamais de se cultiver.

**Nature :**

Martin HEIDEGGER qui fut le penseur de l'usure et de la dévastation de la terre par la technique – la technique entendue par lui comme l'expression finale et l'instrument de la raison –, dit dans ce qu'est et comment se détermine la phusis (nature, en grec) que « le nom de " Nature " est la parole fondamentale de la métaphysique » et que ce mot contient une interprétation de la réalité concrète dans son ensemble à chaque âge de l'histoire occidentale.

Que dit-on alors quand on dit « nature » et quelle vision du monde accompagne le terme ?

Un seul exemple : « Vivre en conformité avec la nature », telle fut pendant longtemps la maxime par excellence de la sagesse grecque. Mais « nature » s'entendait différemment selon les écoles et leur philosophie. On se souvient qu'il y eut parmi les plus célèbres l'épicurienne, la stoïcienne et la sceptique. Et si la nature se comprenait en référence au plaisir pour les épicuriens, les stoïciens, eux, en faisaient un principe d'ordre universel. Quant à la « nature » des sceptiques, dont MONTAIGNE dirait qu'elle est un « doux guide », elle signifiait seulement l'usage.

Qu'est-ce donc que se conformer à la nature ? C'est dire si l'expression de patrimoine naturel mérite d'être éclairée.

**Propos d'ambiance**

J'en étais là de mes approches du sujet quand trois éléments ont surgi de façon inattendue dans mon paysage intellectuel et relancé ma réflexion. Au hasard des ondes en voiture, au terme de je ne sais quelle émission, une formule de Nicolas HULOT et, quelques jours plus tard, un commentaire en sens inverse d'Hubert REEVES et puis au même moment, la lecture de l'avant-propos du rapport sur la réforme des Parcs Nationaux du Député du Var, Jean-Pierre GIRAN.

J'entends d'abord Nicolas HULOT dire exactement : « Il faut faire allégeance à la nature », avec un ton définitif et sans appel. Et voilà la force de l'impératif qui me renvoie à une conception lointaine et primitive de la nature. J'entends la Mère Nature, son autorité, son ordre et ses commandements, sa norme, sa nécessité. Voilà la religion de la nature qui pointe aux antipodes du hasard. Ainsi entendue,



vrai que l'idée de nature est la plus religieuse des idées. Mais où cette nature réside-t-elle en dehors de la croyance ?

J'entends peu après Hubert REEVES commenter le fait comptable que, depuis le commencement de la vie sur la terre, dix millions d'espèces sont apparues et que neuf millions ont déjà disparu. Il insiste sur un trait distinctif de l'espèce humaine qui a la particularité de concourir à sa propre disparition, en causant notamment à son milieu des pertes irréversibles. Je me demande si le concours de l'homme à sa propre disparition ajoute quelque chose au fait le plus probable qu'il disparaîtra quoi qu'il fasse. Et quand l'humanité aura disparu, ajoute superbement REEVES, « la nature ne versera pas une larme ».

J'associe à cette idée d'une nature parfaitement indifférente quelques pensées plus anciennes :

- de Jacques PRÉVERT, « Les étoiles au ciel s'en foutent éperdument » ;
- de Blaise PASCAL, « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » ;
- d'Emile ZOLA, « Quand la terre claquera dans l'espace comme une noix sèche, nos œuvres n'ajouteront pas un atome à sa poussière. »

Je lisais alors l'excellent rapport de Jean-Pierre GIRAN sur l'avenir des Parcs Nationaux dont l'avant-propos me parut tout à coup faire la part trop belle aux métaphores.

Sur le territoire des Parcs Nationaux, y est-il dit, les hommes (pêcheurs, chasseurs, éleveurs, agriculteurs, etc...) sont de tout temps intervenus « façonnant la nature sans jamais cesser de la respecter ». Et plus loin, qu'on doit ce patrimoine d'exception « au contrat implicite et harmonieux passé entre l'homme et la nature ».

Ces formules véhiculent de l'émotion et de la poésie, mais que signifient-elles en fin de compte ? Façonner la nature tout en la respectant : qu'est-ce à dire ? Et quid alors de cette nature « façonnable » et respectable à la fois ?

Et puis écrire qu'il y a un contrat entre l'homme et la nature, c'est être finalement proche de la formule de Nicolas HULOT et du pacte de soumission qu'il invite à signer ; mais qu'y voir d'autre qu'un effet de langage ? Que veut dire passer un contrat avec la nature, même implicitement, a fortiori harmonieux ?

Ces formules métaphoriques mettent de l'ambiance et peuvent susciter l'adhésion. Mais on ne voit rien en elles

qui rencontreraient le réel. Leur seule fonction véritable paraît ainsi de refléter les passions du moment, à défaut de pouvoir préciser l'objet de leur visée et le sens de leur énoncé.

S'il est difficile, voire impossible pensais-je alors, d'éviter les métaphores pour parler de la nature, encore faut-il distinguer celles qui aggravent l'anthropomorphisme propre à toute expression humaine et celles qui en sont conscientes et restent critiques. Car projeter sur la nature une manière humaine d'être, la doter d'intentions, la personnifier (cf. les termes allégeance et contrat) est une chose. Tenter de la penser dans toute la distance qui la sépare de l'homme (cf. pas une larme) en est une autre. Dans le premier cas, on a une pensée d'inspiration animiste, dans l'autre un essai d'objectivité.

### Nature et Culture

Pour tenter à présent d'y voir plus clair et approcher une définition, on est ici forcé de dire ce qui fait la différence entre nature et culture, ce qui fondamentalement les distingue. Et un constat s'impose : le seul critère de distinction disponible est l'homme. Par opposition à la culture, la nature désigne ainsi ce qui se fait sans l'homme, ce qui se fait tout seul, ce qui existe indépendamment de l'activité humaine. Et ce qui fonde cette distinction, ce qui légitime le recours à ce critère anthropocentrique, est la croyance en une différence essentielle (une différence de nature et pas seulement de degré) entre ce qui se fait seul (la nature) et ce qui se fabrique (la culture). On peut le croire, mais on peut aussi se demander si la pensée d'une telle rupture n'est pas l'effet d'un regard myope ou d'un défaut de perspective. L'expression que notre sujet questionne – patrimoine naturel – le laisse d'autant plus envisager qu'elle réunit les deux termes logiquement séparés : patrimoine (un bien familial ou culturel à transmettre) et naturel (ce qui ne doit rien à l'homme). Toujours est-il que la définition ainsi obtenue se borne à dire que la nature n'est pas un produit humain. Et à vouloir dépasser le cadre d'une telle définition négative, pour dire ce que la nature est, on doit se contenter de la notion assez obscure de force et on dira alors qu'elle est l'effet d'une force autonome, d'une force de développement ou de croissance, en constatant que celle-ci est silencieuse et

## INTRODUCTION

invisible dans son principe, irreprésentable aussi en dehors d'incertaines fantaisies métaphoriques.

Cependant, malgré la relative pauvreté de sa définition, l'idée de nature reste indispensable et remplit deux fonctions dont aucun discours ne peut faire l'économie : une fonction logique et une fonction idéologique.

**La fonction logique de l'idée de nature :**

Nature / Art ; Nature / Artifice ; Nature / Culture ; Nature / Surnature ; Nature / Société ; Nature /

Histoire : dans tous ces couples antithétiques, la deuxième notion ne prend son sens que relativement à la première contre laquelle elle vient s'appuyer. Ainsi que le note Martin HEIDEGGER, « c'est toujours et d'abord par opposition à la nature que les distinctions sont faites ». Ainsi l'art qui se distingue d'elle ne reçoit sa détermination qu'à partir d'elle.

Le paradoxe de la chose est que ces oppositions élémentaires et vitales pour la pensée reposent sur une idée – la nature – qui, en même temps qu'elle est leur seul point d'appui, se dérobe à la vue et à l'analyse.

**La fonction idéologique de l'idée de nature :**

La nature, antérieure par définition à l'ordre social et culturel, constitue une référence irremplaçable pour contester ou justifier l'ordre établi par les hommes. Selon un schéma efficace et simple, si la nature c'est bien, la société qui nous en éloigne c'est mal ; inversement, si la nature c'est mal, la société qui nous en protège c'est bien. Sans omettre l'hypothèse où l'ordre social en quête de légitimité prétend se fonder sur l'ordre naturel et couper ainsi court aux critiques.

HOBBS pose qu'à l'état de nature l'homme est un loup pour l'homme et justifia une monarchie absolue et répressive.

ROUSSEAU pose la bonté naturelle de l'homme et put dénoncer la société qui le pervertit.

Les droits de l'homme, aujourd'hui, sont la forme moderne du droit naturel opposable à la loi positive si elle s'en écarte.

Cette fonction idéologique est donc, dans tous les cas, précieuse et demeure latente dans bien des discours.

Dans l'attrait exercé par les espaces naturels protégés, dans l'amour de la nature qu'ils cultivent, viennent souvent

se loger un refus de la vie en société et un dégoût pour ses contraintes. Et que la nature prenne maintenant la dimension patrimoniale qu'interroge notre sujet va dans le sens de ce rejet en l'aggravant probablement.

Lorsque les gens disent : « Le Parc National de Port Cros est un paradis », on peut y voir une facilité de langage, mais ce n'est pas anodin. Si Port Cros, dans la vérité de sa nature, est le paradis, c'est que l'enfer est quelque part. Où est alors l'enfer ? Est-ce la vie sur la Côte d'Azur saccagée par les marchands et si grossièrement urbanisée, « qui se déroule, écrivait déjà NIETZSCHE, dans le voisinage de la populace la plus bruyante et la plus rapace » ?

**La place de l'homme dans la nature**

Comme on l'a vu, l'opposition nature / culture se fonde sur la croyance que la différence entre ce que fait l'homme et ce qui se fait sans lui est essentielle, et que, par son pouvoir de faire, l'homme est ainsi séparé de la nature. Cette croyance, si elle est partagée, va de pair avec l'idée de la supériorité de l'homme ; mais elle peut être dénoncée comme illusion, elle cède alors la place à la considération de la disproportion de l'homme.

**Supériorité de l'homme**

L'idée de la supériorité de l'homme dans la nature, propre à notre civilisation, cette idée que l'homme n'appartient pas à la nature, qu'il est à la fois à part et au-dessus d'elle, trouve une de ses premières expressions dans le mythe de Prométhée tel que le relate PLATON. Où l'on voit l'homme au commencement du monde abandonné et démuné dans une nature hostile et Prométhée qui, pour le sauvegarder, dérobe le feu aux dieux et le lui donne. Le feu, « génie créateur des arts », symbole de l'artifice et de la technique, grâce auquel l'homme développera sa puissance et parviendra à dominer le monde.

Le christianisme issu de la bible, à son tour, placera l'homme au sommet de la création et mettra la nature à sa disposition.

Et DESCARTES, sur cette lancée, proposera à l'homme le projet scientifique et technique de se rendre « maître et possesseur de la nature ».

Une telle idée, aujourd'hui, est-elle absente du discours de Jacques CHIRAC à Johannesburg ?

Quand, désignant la nature, il dit : notre maison, le



possessif est-il un mot de propriétaire soucieux de son patrimoine ? Quand, désignant l'homme, il ajoute : pointe avancée de l'évolution, signifie-t-il qu'il est au-dessus du reste du monde ?

### *Disproportion de l'homme*

Mais il arrive que le spectacle de la nature fasse naître un tout autre sentiment. Quand, face au spectacle de ses forces déchaînées, s'impose l'évidence de la quantité négligeable de notre individu. Devant des rochers se détachant audacieusement, des volcans en toute leur puissance dévastatrice, des ouragans que suit la désolation, l'immense océan dans sa fureur : voilà, donnés par KANT, des exemples d'éléments « qui réduisent notre pouvoir de résister à quelque chose de dérisoire en comparaison de leur force ». Plus aucune proportion ici entre l'homme et la nature. SCHOPENHAUER évoquera aussi cette expérience de notre anéantissement à proximité d'une cataracte « qui se précipite et qui par son fracas nous enlève jusqu'à la possibilité d'entendre notre propre voix ». Voilà soudain la nature incomparablement supérieure à l'homme qu'elle écrase et réduit à rien : la charte de l'environnement et le beau mot de patrimoine ne lui sont pas opposables.

Et le sentiment que l'homme peut éprouver alors est appelé par KANT et SCHOPENHAUER sentiment du sublime. Il provient du contraste qui est au cœur du spectacle : entre une nature terrifiante qui administre à l'homme la preuve de son néant et l'homme lui-même capable de la contempler. KANT dit alors que ce sentiment élève « les forces de l'âme au-dessus de l'habituelle moyenne ».

### **Itinéraire du patrimoine**

Comme on l'a vu, longtemps cantonné au seul territoire de la famille privée, l'usage du mot patrimoine aura dans son histoire récente considérablement élargi son champ d'action en gagnant le domaine public et national de la culture avant de s'étendre à la terre entière en s'appliquant à la nature. Cette extension du domaine de la conscience patrimoniale, avec son accélération et son inflation, n'est évidemment pas insignifiante et mérite d'être questionnée. Jusqu'à l'appellation de patrimoine naturel qui en résulte et exprime la rencontre, voire l'union, de la culture et de la nature. Notre université devra forcément s'interroger sur la pertinence et les conséquences de cette rencontre. Voici en préalable quelques repères dans cet itinéraire du patrimoine.

### *Patrimoine culturel*

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la notion de patrimoine public n'existe pas en France. Le patrimoine n'a de sens que familial et notarial, et concerne les biens familiaux, objet d'héritage, de transmission, de succession. Et, de fait, les rois de France ont toujours considéré les bâtiments qu'ils occupent comme des biens personnels privés en en jouissant à leur guise et sans le moindre souci de leur conservation, comme Louis XV qui fit démolir l'escalier des ambassadeurs à Versailles pour mieux loger une de ses filles.

Il faut ainsi attendre la fin de l'Ancien Régime et la Révolution française pour assister à la naissance d'une conscience patrimoniale des biens publics. Laquelle fut provoquée par le saccage et la destruction de tout ce qui se rapportait à la monarchie. Les révolutionnaires faisaient du passé table rase. Et l'abbé GRÉGOIRE en 1794 inventa le terme de vandalisme pour dénoncer ce délire ravageur. L'entrée du patrimoine dans le champ de la culture nationale date de cette réaction au vandalisme jacobin.

C'est à cette même époque, en 1795, que l'idée d'un Musée des Monuments Français voit le jour. Les choses vont ensuite assez vite. En 1830, Louis PHILIPPE crée l'Inspection des Monuments Historiques. Puis le Patrimoine entre dans le droit avec les premières lois de protection de 1887 et de 1913 qui vont introduire le classement comme mode opératoire.

Sur cette lancée, le patrimoine verra peu à peu son domaine s'agrandir, dans l'espace et dans le temps, des seuls monuments architecturaux, aux parcs et jardins, à l'archéologie, au monde rural et industriel, etc.

### *Frénésie patrimoniale*

On assiste donc, sur un temps fort court, à une augmentation rapide du nombre des objets susceptibles d'un traitement patrimonial dont les trois piliers sont toujours la protection, la conservation et la restauration.

Sans doute cette accélération ne peut être comprise sans être mise en rapport avec l'évolution des techniques qui vont permettre de réparer « les outrages du temps », d'enrayer les processus de dégradation et de vaincre les ruines. Mais, si l'idée de restauration à l'identique a pu ainsi voir le jour, ce progrès ne suffit pas à rendre compte de la passion patrimoniale qu'il satisfait et dont elle est probablement le moteur. Pourquoi conserver ? Pourquoi ne pas laisser tomber en ruines ? La réponse n'est pas technique, mais bien idéologique. Après l'excès du





## INTRODUCTION

vandalisme n'est-on pas tombé dans celui du passéisme ? Avec ce refus caractéristique d'affronter les effets du passage du temps. Avec cette tendance à la muséification et à l'obsession conservatrice. Avec cette substitution du patrimoine à la réalité. Comme avec le vaisseau de Thésée longtemps conservé dans le port d'Athènes et dont toutes les pièces originelles avaient fini par être remplacées au fur et à mesure qu'il se décomposait : Est-ce encore le même, se demandaient les Grecs, ou est-il devenu un autre ?

Autant de signes d'une vitalité perdue, de l'angoisse de disparaître et d'une fuite devant le réel.

A propos de la Chine, Simon LEYS met en parallèle sa négligence à l'égard des œuvres de son passé et sa robuste confiance en ses capacités de création. « La manie conservatrice, ajoute-t-il, ne se développe qu'au moment où une civilisation devient consciente de son impuissance à inventer le présent ».

#### *Patrimoine naturel*

Si le vandalisme jacobin a fait passer la conscience patrimoniale de la famille à la culture, c'est un autre vandalisme, urbain et industriel, qui l'aura sans doute amenée de la culture à la nature. Avec le sentiment de plus en plus aigu de ressources qui s'épuisent, de territoires qu'on dévaste et d'une terre qui s'use.

Mais, quand son champ d'application s'élargit à ce point, une notion perd en compréhension ce qu'elle gagne en extension. Et quand le patrimoine recouvre la biodiversité elle-même, les gènes, les espèces, les écosystèmes, c'est avec un sens et une précision affaiblis par cette inflation. Notre université doit ainsi s'interroger sur l'adéquation de la notion de patrimoine à la nature, d'autant plus que les « biens » naturels, relativement à ceux de la famille et de la culture, relèvent généralement de la catégorie du « vivant » avec ce que cela implique de changeant, d'évolutif et de mortel. La nature n'est pas fixe.

La raréfaction de la vie ne va pas dans le sens de la vie. La biodiversité est vitale. La biodiversité est menacée. Qu'y changera de la ranger sous le nom de patrimoine ? En sera-t-elle mieux défendue ? Y gagnera-t-elle en protection ou seulement en incantation ?

**En conclusion**, toutes ces interrogations, au-delà de la gestion de nos espaces naturels, renvoient inévitablement pour finir à leur sens profond. « Ma peinture, disait PICASSO, n'est pas faite pour décorer les intérieurs bourgeois ». Alors, ces réserves protégées, ces conservatoires botaniques, ces parcs nationaux, pourquoi sont-ils faits ?

Même si *les étoiles au ciel s'en foutent éperdument*, même si la nature ne verse pas une larme quand *notre maison* aura fini de brûler, surtout ne pas croire qu'ils existent en pure perte. Car ces espaces sont faits pour plus que les balades en famille le dimanche, pour plus que l'attraction des touristes. Et leur fonction éminente, dans l'ignorance de ce qu'est la nature et si elle existe, me paraît être de mettre en question notre vision du monde, de dépasser notre condition et de faire s'élever *les forces de l'âme au-dessus de l'habituelle moyenne*. Au moment où la médiocrité, la banalité et l'uniformité deviennent mondiales, sans se raconter d'histoires, ces espaces doivent devenir les éléments majeurs d'une nouvelle pédagogie, d'une pédagogie de la beauté, de la grandeur et du sublime.

Robert FILLIOU, artiste improbable et génial des années 1960 qui sut contester l'art des musées et du marché, avait cette heureuse formule : « L'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ». Aussi, puisque notre sujet porte sur la valorisation par la culture du patrimoine naturel, et que *patrimoine naturel* semble célébrer l'union de la culture et de la nature, je vous propose de le paraphraser et de retenir l'idée que *la culture, c'est ce qui rend la nature plus intéressante que la culture*.



## REGARD D'UN SCIENTIFIQUE

François BOILLOT

Aujourd'hui on ne parle plus de Naturaliste mais de Biologiste de la conservation.

Ce n'est pas seulement une différence de sémantique. Leurs fonctions elles aussi ont évolué. Le Biologiste de la conservation doit comprendre comment fonctionne le milieu naturel dont il a la charge et trouver les moyens pour les remplir pour leur pérennité.

Dans la notion de patrimoine trois attributs vont être développés par rapport au naturalisme.

### La stabilité

La stabilité est une vraie demande sociale même si elle est d'abord un fantasme. Pour exemple la directive « Habitat » qui demande de garder un certain nombre d'habitats, listés, dans un état de conservation favorable.

Ce qui pose d'emblée la question : « Qu'est ce qu'un état de conservation favorable » ?

Dans la liste qui est proposée, il y a des habitats de bord de rivière qui sont quasiment des habitats annuels car remis en cause par les crues et les divers phénomènes climatiques.

Comment gérer dans la stabilité quelque chose qui est éminemment dynamique ?

C'est le mandat qui nous a été fixé par nos commanditaires, personnes qui nous donnent les moyens pour le faire ! Le souhait est d'assurer une stabilité importante du milieu dont nous avons la charge

### La richesse dans la diversité

Tout gestionnaire d'un milieu a pour objectif, au moins inconscient, d'avoir un milieu le plus riche possible. La richesse d'un milieu et sa diversité sont un bon outil pour en mesurer la valeur patrimoniale.

### La pérennité

Cette notion nous conduit à l'idée de transmission.

Qu'est-ce qui nous a été donné par nos parents, comment le transmettre à notre tour ?

Quelle sera la qualité et la quantité de ce que nous allons à notre tour transmettre aux générations futures ?

Quelle surface de terrains doit-on gérer, avec pour objectif la conservation de la biodiversité biologique, pour assurer la

conservation de la totalité de la diversité biologique qui est présente aujourd'hui ?

On n'a aucune raison de penser que nous ne devons transmettre à nos enfants qu'une partie de ce que nous avons nous-mêmes reçu.

Comment faire au travers des Espaces Naturels Protégés pour transmettre la totalité de biodiversité biologique ?

Des travaux américains semblent démontrer que : sur le long terme on ne conservera qu'un pourcentage de la biodiversité biologique, proportionnel au pourcentage de surfaces protégées.

Ce qui voudrait dire que si l'on veut garder 100 % de la biodiversité biologique il faut gérer, comme des espaces protégés, 100 % du territoire !

Ou, il faut trouver d'autres moyens pour assurer la conservation de la biodiversité biologique sur le reste du territoire.

Les naturalistes, qui ont disparu au profit des biologistes de la conservation, sont entrain de disparaître à leur tour, pour des raisons universitaires principalement, car les sciences anciennes ne sont plus enseignées. Il y aura rapidement une problématique à résoudre : qui travaillera sur le terrain ?



## INTRODUCTION

**En conclusion**, il faut s'interroger sur cette notion de pérennité, qui nous renvoie à la notion d'irréversibilité.

Le minimum que l'on attende d'un gestionnaire d'espaces protégés est qu'il ne commette rien d'irréversible, cette notion devant s'appréhender avec la notion de temps. Si la disparition d'une espèce est irréversible, quelle que soit l'échelle de temps, certaines choses sont réversibles sur une vie humaine, d'autres le sont sur plusieurs générations, d'autres encore le sont sur les grandes échelles historiques ou géologiques.

« A mon avis, dira François BOILLLOT, un gestionnaire doit considérer des échelles plus modestes de trente ou quarante ans. Il peut considérer que ce qui ne revient pas au bout de ce laps de temps peut être considéré comme irréversiblement perdu ».

Comment gérer l'ensemble de la biodiversité biologique et comment garantir sa transmission ? La solution de la « réserve » n'est pas suffisante ! On ne peut pas conserver 100 % de la biodiversité biologique sur 25 % du territoire.

Comment gérer de façon statique des éléments dynamiques ?

Il n'y a pas dans la nature d'éléments statiques, mis à part, peut-être, les éléments géologiques. Tous les milieux naturels dont nous avons la charge évoluent. Cette évolution est induite par des éléments extérieurs sur lesquels nous n'avons pas prise.

Quels moyens de gestion, qui soient les plus performants, en terme de coût, de moyens d'investissement, mettons-nous en œuvre pour atteindre cet objectif de stabilité qui nous est demandé ?



# LES ATELIERS

---

Cette Université sur le thème du patrimoine naturel et patrimoine culturel dans les espaces naturels protégés s'est déroulée autour de quatre ateliers successifs :

**Atelier 1** : Le Paysage,

**Atelier 2** : Du Patrimoine Rural vers l'innovation culturelle,

**Atelier 3** : Politique du Patrimoine Culturel / Politique du Patrimoine Naturel,

**Atelier 4** : L'Art comme médiateur culturel au service de la nature.

---

# ATELIER 1 : LE PAYSAGE



**Le premier atelier s'est ouvert, mettant en perspective le patrimoine naturel et patrimoine culturel à travers la notion de paysage.**

• • • • •

## **Animatrice**

**Carine RITAN**

Directrice Agence Publique du Massif des Alpilles

## **Intervenants**

**Henri OLIVIER**

Artiste

**Philippe MAIGNE**

Directeur Grand Site Sainte Victoire

## ATELIER 1 : LE PAYSAGE

## INTRODUCTION

## PAR L'ANIMATRICE DE L'ATELIER n°1

Carine RITAN

Revenant de Barcelone où se déroulait le 1er forum mondial de la culture, organisé par l'UNESCO, la Communauté Catalane, la ville de Barcelone et l'Etat espagnol, Carine RITAN propose d'aborder le sujet par des chemins de traverse en développant les liens imprévus qu'il peut y avoir entre nature et culture.

Une des plus universelle des réalités individuelles serait-elle que : l'homme habite le monde, la terre ? Ce fut le parti pris d'une des expositions du 1er forum mondial de la culture.

Ce forum intègre nature et culture comme fondement du développement durable. L'un des commissaires de cette exposition, Ramon FOLCH, Docteur en Biologie et Socio-écologie, introduit cette exposition avec ces mots :

« Au cours des dernières années, en Occident, tout le monde a admis la nécessité de l'hygiène environnementale associée au bien-être personnel. Par contre, la grande majorité ne s'est pas encore rendue compte que l'attention portée à l'environnement est incompatible avec la consommation inefficace et exponentielle des ressources. Que l'environnement immédiat ne reflète pas nécessairement l'environnement global et que les humains ne disposent pas tous des ressources sur un pied d'égalité.

Bref, l'environnementalisme s'est installé dans la majorité des mentalités mais pas encore le Développement Durable. Habiter le monde, (c'est le nom de l'exposition) montre la globalité du système planétaire et les immenses possibilités du monde durable. A partir de la présentation des trois échelles de la réalité, la planète, la ville, les objets quotidiens, une idée prend forme : dans un monde global, il n'y a pas d'espace pour exprimer les inefficacités et les inégalités ».

Dans cette approche globale, un des axes de recherche concerne ce qui peut faire lien entre l'universalité et l'individualisme. Le sujet du présent atelier ouvre une des voix possible à utiliser : le paysage.

Le paysage est au cœur de l'humain.

« J'ai souhaité l'appréhender comme un carrefour, dira Carine RITAN, là où les routes se rencontrent, là où les hommes se croisent, au premier et au second degré, dans l'espace et dans le temps ».

Les paysages parlent, en tous les cas on peut les faire parler, et la parole est le propre de l'homme.

Ils font parfois mieux que parler, ils disent, ils peuvent aussi parfois nous dire : Pour le meilleur et pour le pire.

■ Elle cite ensuite Pierre Donadieu du CNSP de Versailles.

*« Le paysage est à la fois la réalité et l'image de cette réalité interprétée, jugée et appréciée à partir de modèle transmis par la culture. Il suppose le regard des habitants comme des voyageurs. Comme l'idée de nature, la notion de paysage fonctionne souvent à la manière d'un terme de transaction sociale entre acteurs de la (re) construction des territoires ».*

Si le paysage est "l' autour", il est mon environnement, un visage de l'environnement, naturel ou non.

*« La réalité de mon environnement, je me pose la question, pour paraphraser Pierre DONADIEU. »*

*« Mais quelle réalité ? Celle que l'on porte dans nos sens ou dans nos veines » ?*

Ou alors on peut faire référence à LACAN qui sépare le principe de réalité du réel qui n'existe pas et qui nous échappe.

C'est peut-être là que l'on peut chercher une des dimensions universelles du paysage en tant que porte d'entrée culturelle vers le patrimoine naturel : Un paysage de "nature" s'offre à tout individu qui veut le voir. Dès qu'il est regardé, il devient interprété, approprié dans une demande personnelle. Rend-il alors la rencontre entre nature et culture possible, voire systématique ?

Le regard devient parole, fait appel à des référents, parfois sociaux, économiques, historiques... et si ces référents sont communs à tout un groupe, alors il peut se mettre à traduire le reflet d'une civilisation partagée, pour devenir un bien commun, un bien partagé.



Si Augustin BERQUE, professeur à l'École des Hautes études en Sciences Sociales, juge incompatible les deux approches du paysage : celle qui se rapporterait aux choses de l'environnement (considérée comme forme intrinsèque) et - celle qui se rapporte à la représentation du point de vue du sujet par le truchement des mots ou des images, ne serait-il pas pour autant fort dommage, pour nous gestionnaires, de ne pas nous en servir ?

L'une des illustrations les plus intéressante est sans doute donnée par l'UNESCO qui reconnaît comme patrimoine mondial de l'humanité des sites soit naturels, soit culturels, soit les deux (plus rarement) en utilisant ce terme étonnant dans la première ligne des critères relatifs à l'inscription : "monuments" architecturaux ou naturels.

Au paragraphe 39 des orientations devant guider la mise en œuvre de la convention du patrimoine mondial, l'UNESCO consacre des ensembles, des « paysages culturels ». (Il sera sans doute intéressant de revenir là dessus au cours de cet atelier, par rapport à l'objectif que nous poursuivons).

Pour autant, depuis l'établissement de ces critères, il semble que l'UNESCO - devant la situation d'urgence dans laquelle se trouve la planète tout autant sur le plan social, culturel ou écologique - ait fait un peu évoluer son point de vue.

Parmi les expositions permanentes sous l'égide d'un commissaire de l'UNESCO, une similitude d'approche entre richesse et menace de la diversité biologique, comme entre richesse et menace de diversité culturelle, semble non plus germer mais tout à fait acquise.

Question : Dissocier Nature et Culture serait dissocier l'homme de la Terre ou de ses responsabilités ?

Ce qu'il fait ici a-t-il tant d'impact là-bas, qu'aucune civilisation ne semble pouvoir échapper à la nécessité de regarder en face l'absence de frontières dans la conséquence de ses actes ?

Certains paysages le crient, d'autres le cachent effrontément.

Question : Utiliser tout autant l'universalité et l'ambivalence du paysage comme bien commun partagé pour atteindre l'objectif d'une prise de conscience du plus grand nombre aux enjeux naturalistes est-il efficace ou opportun ?

Question : Et pour toucher individuellement chaque individu, (donc à terme chaque décideur et chaque groupe), le seul levier du paysage est-il pertinent ou nécessite t-il d'être appréhendé avec d'autres outils artistiques, littéraires, événementiels, créateurs d'émotions personnelles ou universelles ?

Cet atelier engage ou rouvre une réflexion, enfin, je l'espère. Je souhaite qu'il ouvre aussi une porte de création, d'intervention et d'expression dans toutes les diversités pour permettre de renforcer cette nécessaire appropriation du patrimoine naturel par un plus grand nombre. Le terme d'émoi me semble particulièrement pertinent en ce qui concerne ce sujet car par essence l'émoi nous échappe et ne se maîtrise pas... mais souvent fait réagir et ne laisse pas insensible.

Les 2 intervenants suivants vont vous permettre de réagir et de partager cette réflexion :

- Dans un premier temps : Henri OLIVIER, Artiste
- Dans un second temps : Philippe MAIGNE, directeur du Grand Site Sainte Victoire

## TEMOIGNAGE D'UN ARTISTE

### Henri OLIVIER

Cette réflexion ouvre la porte au doute, au questionnement, aux sources de références ou d'interrogations, qui peuvent être très vastes et très larges, pour revenir le plus souvent à la futilité de nos actions.

« Pour paraphraser M. François CARASSAN, je vais poser quelques repères dans l'ignorance » !

En plus de son attitude d'artiste, permanente, le métier d'Henri OLIVIER lui ouvre les yeux, un regard, qui s'orientent vers une préoccupation récurrente.

Joseph BOEUILS disait : « L'art c'est la vie, mon enseignement est mon art ». Il fut le créateur du Parti des Animaux en Allemagne et du Parti Vert dont il fut exclu car les partisans trouvaient « difficile d'avoir pour chef de file quelqu'un qui les considérait comme des œuvres d'art ».

Il y a symbiose entre le regard, la réflexion et la pensée.

« La 2CV était un merveilleux outil de lecture du paysage » dira Henri OLIVIER.

Pour que le regard puisse lire le paysage, la vitesse de déplacement doit être celui de la marche.

Dans son œuvre, Henri OLIVIER ralentit encore les choses. Le regard qui l'intéresse est celui de la déambulation. C'est pour cela que les jardins l'interpellent et qu'il regarde les paysages comme des jardins.

En arrière-plan, il y a l'idée du corps qui pense. Le corps, marchant lentement, laisse la pensée se délier pour percevoir les choses et pour mettre en action cette réflexion que l'on a en permanence en regardant un paysage, qu'il soit naturel ou plus culturel.

HIPPOCRATE disait : « Un médecin qui fait sa formation, bien sûr fait des études, mais il doit voyager ». Il donne pour exemple un médecin arrivant dans un village à qui il est demandé de soigner une personne ayant des maux d'estomac. Il ne va pas la soigner en connaissance des maux d'estomac, en lui administrant simplement les remèdes qui peuvent le soigner. Il aura traversé un territoire. Cela devra lui permettre de comprendre tout ce qui connote notre connaissance.

A savoir : qu'est-ce que ces gens peuvent manger, comment ils vivent, quelle est leur économie, souffrent-ils de malnutrition, l'eau est-elle potable...? Ce qui signifie que son action sera fortement contextualisée. Seul le déplacement peut permettre cette approche qui développe notre connaissance au-delà du simple regard scientifique.

Le naturaliste a une acuité de regard qui est pour l'homme du commun époustouflante.

Cette vitesse de déambulation est mise en scène par l'artiste autour de quatre exemples qu'il présentera. Ces réalisations ont été effectuées en fonction d'un lieu, d'une demande, parfois, et de son inspiration face à ces deux points de départ.

Il est arrivé à Henri OLIVIER de refuser certaines réalisations s'il lui manquait l'un de ces vecteurs de création :

- Si le lieu ne l'intéresse pas (rare car tous les lieux méritent d'être regardés et travaillés, y compris sur le plan naturaliste)
- Si la demande, souvent implicite, ne lui correspond pas
- S'il ne voit pas ce qu'il peut amener ou prendre à ce lieu

Le privilège de l'artiste est la perméabilité de pouvoir regarder et de prendre. Mais la perméabilité implique la fragilité. La sensibilité, la perméabilité au lieu bouscule mais c'est elle qui emmène ailleurs, plus loin que ce que l'on est, au-delà de ce que l'artiste aurait pensé faire lors d'une première réflexion. Ce qui est intéressant c'est que la sensibilité permet l'émotion. Cette déstabilisation est une métaphore du déplacement, qui crée le déséquilibre.

La plupart du temps Henri OLIVIER travaille avec ce qu'il trouve sur place.

Ses matériaux de prédilection sont souvent ceux que l'on trouve dans les jardins.

La sculpture peut être une flaque d'eau. S'il y en a plusieurs, elles induisent un déplacement. Mais se déplacer, comme disait SPINOZA : « Sans chercher à progresser », sans qu'il y ait le but d'aller d'un point A à un point B.

Henri OLIVIER veut mettre le corps en mouvement ainsi que l'esprit.

Dans l'exemple des « miroirs d'eau » le regard est obligé de se baisser. Il y a alors quelque chose du recueillement. En même temps, au moment où l'on est le plus fermé en soi-même, par le miroir d'eau on prend la totalité de l'espace. Le miroir d'eau renvoie du microcosme au macrocosme.

Il travaille également avec du bois, des plantes, des pierres... Il s'interroge sur la dimension de l'homme dans la relation à l'échelle du paysage, sur la relation physique du corps par rapport au paysage.

C'est souvent le déplacement qui permet de trouver les solutions à la création. Cela nous met à distance de nous-





mêmes et nous permet d'entrer dans un autre état de réceptivité.

La marche est souvent une histoire de rythme. Rythmer le pas permet de donner une musique au lieu en imprimant une séquence au déplacement.

L'exemple du jardin d'Henri SOULIER, atteint d'un cancer du foie, entraîne quelques réflexions.

- Devant la rivière, l'eau qui coule amène indubitablement à la réflexion sur la notion de temps.
- La grotte de bambous : avoir le sentiment d'être à la fois dedans et dehors ; protégé parce qu'à l'intérieur et pourtant percevoir que l'on se trouve en extérieur.
- Au bout d'un chemin, un cadrage sur l'eau... hypothétique, puisqu'on l'entend mais on ne la voit pas.
- Un banc est amené dans un endroit quasiment « paysagé » de façon naturelle, on s'assoit et l'on voit la rivière s'écouler... réflexions ?
- Une barque sur la rivière : métaphore du propre « départ » d'Henri SOULIER, particulièrement frappant lorsque ce dernier l'utilisera pour s'isoler sur la rivière.

Le travail, avec 25 tonnes de pierres, fait au sein de la Réserve Géologique de Haute Provence est également présenté : la création d'une lentille d'eau, sculpture pour les animaux, qui a permis la plantation de fleurs pour la réintroduction d'un papillon ainsi que l'abattage de pins noirs qui ont tendance à tout envahir.

Beaucoup d'artistes tentent par leur création de rendre les choses directement accessibles au public et non de les en distancier. Il ne s'agit pas d'être le plus élitiste possible mais au contraire de faire vivre des émotions fortes au plus grand nombre.

« A partir de quelques matériaux habituels – le bois, la pierre, le plomb, l'eau, les plantes – mes interventions en regard d'un site ou d'un paysage impliquent avant tout d'en comprendre le mode de fonctionnement et ensuite de choisir une attitude, une position, qui déterminera mon action. En développant une certaine réceptivité au lieu, en privilégiant l'approche sensible au site et aux gens qui l'animent, mes réalisations perdent tout systématisme pour s'ouvrir chaque fois sur une intervention différente.

Autour de quelques réalisations dans des sites très divers – Magdeleine des Albi, Parc du Musée de la Réserve Géologique de Digne, Fondation Salomon pour l'Art contemporain en haute Savoie, Interporto Bologna en Italie – je vous propose d'en percevoir les manifestations.

Dans tous ces travaux, la sculpture ne s'expose pas nécessairement ; son observation n'est pas essentielle. Elle essaie de servir le regard que nous portons sur les lieux et d'orienter notre attitude vers une position plus sensible et plus ouverte ».

Henri OLIVIER



## GÉRER LA MONTAGNE SAINTE VICTOIRE COMME UN PAYSAGE CÉZANNIEN

**Philippe Maigne**

« La Sainte Victoire comme paysage cézannien, il manque le point d'interrogation ou d'exclamation ! Ce que je souhaite vous présenter est en fait la façon dont un gestionnaire peut intégrer dans ses préoccupations, somme toute classiques, de gestion et de préservation d'espaces naturels, un fait culturel très fort et très prégnant sur un site qui est celui de la montagne Sainte Victoire ».

Les gestionnaires se situent dans le registre du politique. Ils doivent être capables d'exprimer, de partager, de répondre aux passions des êtres qui vivent ces territoires. « Mais, je ne vois là aucune dépréciation. Au contraire, c'est ce qui doit nous guider. D'autant plus si nous avons la prétention de vouloir intégrer des dimensions culturelles, des dimensions sociales, émotives, de plaisir, de désir, que ces habitants peuvent avoir sur leur territoire ».

Le territoire de la Sainte Victoire, sans représentation spécifique, a donné lieu à une sacralisation profane. Ce site est au cours des temps faiblement habité, sans dimension historique forte, à la différence par exemple de la Sainte Beaufort. Ainsi, le prieuré de Sainte Victoire qui date du XVII<sup>e</sup> siècle ne fut habité qu'une dizaine d'années. Il fut ensuite laissé à l'abandon jusque dans les années 1950, où, une association de bénévoles le restaure.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette montagne est peu présente, que ce soit dans l'Histoire religieuse, dans la littérature ou dans les arts.

La Sainte Victoire est alors « inventée » par CÉZANNE. CÉZANNE exprime le paysage qu'il voit. De nature, Sainte Victoire devient objet d'art et appartient aujourd'hui au patrimoine de l'Humanité grâce à l'art. L'artiste fait surgir « le regard qui sans le savoir était le nôtre ».

Sainte Victoire offre un contraste frappant avec son environnement par sa forme, ses couleurs... L'émerveillement est de toujours la voir bouger selon l'accroche de la lumière, grise, ocre, bleutée, blanche...

CÉZANNE saura mettre cela en valeur par une révolution artistique sans précédent (il est souvent présenté comme le précurseur du cubisme).

Sur le plan local, et en tant que gestionnaire d'espaces protégés, ces valeurs se doivent d'être intégrées.

Sainte Victoire accueille un million de visiteurs par an, ce qui induit des politiques d'accueil, de gestion du territoire, des plans de gestion, des chartes, etc.

Comment faire pour intégrer cette dimension artistique qui crée cette émotion collective ?

Après l'incendie de 1989, cette émotion fut internationale. Lui sont imputables tous les investissements financiers qui

s'en suivirent ainsi que les nombreuses déclarations fortes de diverses personnalités des mondes politiques, culturels, artistiques...

« La montagne de CÉZANNE a brûlé... Elle est irrémédiablement perdue » ...

Quelle peut être la réponse du gestionnaire confronté à ce genre de réactions violentes ?

Voici quelques illustrations des actions menées au regard de cette dimension paysagère culturelle du territoire.

- Après l'incendie, s'est posée la question de savoir comment réhabiliter l'espace naturel.

Enlever les bois morts et nettoyer les terrains brûlés fut la première réponse. Faute de quoi il y aurait eu incompréhension collective face à ce qui aurait été pris pour un immobilisme insupportable.

Mais très rapidement, ce regard universel « à la Cézanne » a guidé les orientations retenues.

On ne pouvait restaurer à l'identique car les mêmes causes produisent les mêmes effets.

En outre, l'incendie a permis une ouverture du paysage. La réhabilitation mise en place a permis de remettre les contrastes à l'honneur entre par exemple, les parois et l'environnement paysager alentours.

Le parti pris retenu, au-delà de la dimension paysagère et de la lutte contre l'incendie, fut de retrouver la multiplicité des terroirs en créant des zones boisées, des cultures, l'alternance des essences et des couleurs. La nature n'a pas été figée, elle a évolué.

La biodiversité y a trouvé son compte, elle a été enrichie par l'ouverture des milieux et leur plus grande diversité

- 2006, fête du centenaire de la mort de CÉZANNE, cela donnera lieu à une mise en valeur des sites cézanniens.

Faute de temps, je dirai simplement que cet événement permettra de développer et d'accélérer des aménagements qui resteront en place bien après la manifestation.

- Cette sanctuarisation profane peut donner lieu à des excès.

Exemple est donné de la reconstruction de la vigie sur la ligne de crêtes de la Sainte Victoire alors qu'elle est actuellement au pied de la croix de Provence. Ce déplacement de 500 m est motivé par la volonté d'extraire la vigie des milliers de visiteurs pour une meilleure observation des départs de feu. Mais une forte émotion est exprimée face à ce projet par certains milieux associatifs : « C'est un sacrilège que Cézanne n'aurait jamais accepté » !



# ATELIER 2 : DU PATRIMOINE RURAL VERS L'INNOVATION CULTURELLE



**Lors du second atelier, les intervenants se sont plus particulièrement demandés comment le patrimoine rural pouvait engendrer de l'innovation culturelle.**

• • • • •

## **Animateur**

**Jean GREGOIRE**

Directeur du Parc Naturel Régional du Lubéron

---

## **Intervenants**

**Christiane CARLE**

Directrice Alpes de Lumière

**Patrick FABRE**

Chargé de mission Chambre d'agriculture des Bouches du Rhône - Maison de la Transhumance

**Claude MILLO**

Directeur du Parc Naturel Régional du Verdon

**Mathieu BARROIS**

Directeur Conservatoire des ocres et des pigments appliqués OKHRA

**INTRODUCTION****PAR L'ANIMATEUR DE L'ATELIER n°2****Jean GREGOIRE**

« Comment le patrimoine rural a-t-il pu engendrer un patrimoine culturel ? Comment a-t-on fait avec de la nature de la culture ? »

Voici le postulat de départ : L'homme est marié à une nature hostile dont il va falloir qu'il se fasse une alliée. Il va donc gérer au mieux cette nature afin qu'elle réponde à ses besoins d'habitat, de nourriture etc. C'est parfois une gestion quasi géniale ou catastrophique comme les grands défrichements.

Ce n'est que peu à peu que la culture apparaît.

Le mariage entre l'humanité et la nature est un mariage de raison qui se poursuit en une union amoureuse, créant le patrimoine rural, magnifiquement traité par l'association « Alpes de Lumière » créée par Pierre Martel.

Le génie inventif des ruraux passe par l'économie de la nature qui crée des liens immatériels et de sociabilité. On ne peut pas comprendre les liens qui unissent l'homme et la nature si on l'isole du reste de la société.

L'objet même de la valorisation c'est la production de la connaissance qui permet de mieux gérer. Mais d'autres moyens qu'intellectuels peuvent amener à une meilleure gestion des espaces naturels, ainsi la création artistique et l'inventivité, permettent d'éviter leur muséification. Elles peuvent être vecteurs de protection.

Comment peut-on rebondir à partir d'un patrimoine mis en vitrine ?

La réponse est bel et bien dans l'innovation et la création !

**ALPES DE LUMIERE****Christiane CARLE**

**Alpes de Lumière a eu 50 ans en 2003.**

« Depuis 50 ans Alpes de Lumière conjugue nature, culture, patrimoine, développement et animations ».

Cela a donné lieu à de multiples manifestations ciblées sur les diverses actions menées pour le développement de la connaissance de la culture vernaculaire, la restauration du patrimoine rural, les chantiers de jeunes, le réseau Petrafolia, les colloques, les éditions scientifiques etc, et ce dans toutes les Alpes de Haute Provence : Simiane, Forcalquier, Saumane, Lardiers, la Montagne de Lure, St Etienne les Orgues... afin de connaître et de faire connaître la région de Haute Provence.

Alpes de Lumière s'intéresse d'abord à des sites qualifiés d'ordinaires... n'ayant pas encore été jugés importants !

« Pourtant ces sites méritent notre attention, affirme Christiane CARLE. Le but du réseau Petrafolia est de réfléchir à la gestion de ces sites patrimoniaux ordinaires et d'aider la réflexion des collectivités territoriales qui sont en possession de ces sites. Alors que très souvent ces collectivités locales ne savent pas très bien quoi en faire, comment s'y prendre pour les conserver, les restaurer ou les entretenir, nous tentons de leur apporter des réponses ».

**Comment mettre un site en partage avec les institutionnels, les habitants et les visiteurs ?**

« Peut-on dire que l'on fait de l'innovation culturelle ? Sans doute, sinon nous ne serions plus là au bout de 51 ans ! Les statuts de Pierre MARTEL sont encore d'actualité. Il faut que les jeunes de ce pays de Haute Provence se réapproprient leur territoire, que les habitants s'y enracinent afin de construire un avenir possible ».

**Alpes de Lumière veut participer à cela au quotidien.**

Pierre MARTEL participe aux premières réflexions sur les Parcs Nationaux en France, en 1953. Il crée le projet de Parc National Culturel de Haute Provence.

« Je connais la Haute Provence, dira-t-il un jour, c'est un endroit où l'on peut s'asseoir dans la Drôme, avoir le pied droit dans le Vaucluse et le pied gauche dans les Alpes de Haute Provence. Nous n'avons pas la mer, nous n'avons pas de stations de ski, disait-il encore, mais nous avons **Nous**, et nous allons faire avec notre patrimoine naturel et culturel » !

Le projet se voit arrêté en 1963 par celui de la base militaire



## PRESENTATION DU CENTRE D'INTERPRÉTATION DES CULTURES PASTORALES MÉDITERRANÉENNES

Patrick FABRE

du plateau d'Albion. Il travaillera également à partir de cette date, avec la DATAR, au projet du Parc Naturel Régional de Haute Provence qui débouchera sur le Parc du Lubéron. Pierre Martel a su mettre en avant les forces d'un territoire que peuvent être son patrimoine et sa culture. Il a su bâtir et développer sur ce potentiel, pourtant très ténu à son époque. Il a eu une idée complètement novatrice. D'autant que l'esthétique y joue un grand rôle : exemple des jardins de Salagon, qui jouent sur tous les tableaux. Lorsque l'on ressort de cet endroit on a compris, on est sensibilisé et on voit le milieu naturel d'une façon tout à fait différente pour peu que l'on ait pris le temps d'étudier la proposition. Cela permet de voir comment la civilisation rurale, ancrée dans un patrimoine naturel a créé du patrimoine culturel.

• • • • •

Les membres fondateurs de la Maison de la Transhumance, éleveurs, experts de l'agriculture, de l'environnement et des sciences de l'homme, opérateurs culturels et élus locaux, sont convaincus qu'aucune action efficace et durable ne pourra être conduite, à l'égard de la grande transhumance ovine, sans l'union de toutes leurs compétences. Sa raison d'être est de permettre, tant à ceux qui reconnaissent dans la transhumance une pratique d'avenir, qu'aux autres qui désirent la connaître, de se rassembler dans une même famille de pensée.

Un des axes majeurs de l'Association (qui a conduit les membres fondateurs à se rassembler dans le cadre d'une association relevant de la Loi 1901), est d'œuvrer dans la plus grande transversalité possible :

- pour s'enrichir des différences et des complémentarités entre le monde pastoral, celui de la culture, et, au sens large, celui de l'environnement.
- pour développer une synergie vivante et créative, loin des cloisonnements, concurrences ou oppositions stériles.

### Les principaux objectifs

Les principaux objectifs de la Maison de la Transhumance sont, à partir de la mise en valeur du modèle de relations homme / animal / espace, mis en évidence par la transhumance, au nombre de quatre :

#### ■ Séduire, expliquer, impliquer

Il s'agit, en usant d'une grande variété de moyens d'expression et de diffusion culturelle – les expositions, les réalisations audiovisuelles, les fêtes, les foires, les concours, les nouvelles technologies de l'information et de la communication –, de ravir, satisfaire et édifier les jeunes et, plus largement, les membres de la société urbaine des touristes et des consommateurs. Faire de ces publics des alliés, en les convainquant, par le jeu, la fête, et la convivialité, de l'importance des patrimoines de la transhumance et de la nécessité de prendre collectivement soin de son devenir pour l'environnement de qualité dont elle assure la pérennité, autant que pour l'équilibre que procure l'existence d'une relation toujours harmonieuse entre l'homme et le milieu : tel est l'objectif !

#### ■ Se repérer dans l'histoire et l'espace

Mettre en œuvre des actions pédagogiques adaptées en

association aux formes d'action culturelle évoquées plus haut, tant sur les paysages produits par l'élevage ovin transhumant, que par son histoire à l'échelle du bassin méditerranéen, est susceptible d'alimenter un formidable projet éducatif, pour les jeunes, certes, mais aussi dans le cadre d'un « tourisme durable » à l'intention des visiteurs de la Provence. Doivent aussi faire partie de ce programme, des actions de formation permanente, plus particulièrement destinées aux éleveurs, par exemple sur les mécanismes communautaires (et les moyens d'en bénéficier sans y perdre son âme), ainsi qu'aux gestionnaires de l'environnement, aux professionnels de la montagne, aux aménagistes, etc.

### ■ Soutenir la profession

Par une animation attentive et une coordination active de tous les partenaires en présence, accompagner la modernisation et le re-développement de la transhumance constitue un volet indissociable des trois autres. Il consistera à entreprendre ou participer, en relation étroite avec les organisations professionnelles et dans la prise en compte des spécificités locales, à des expérimentations - améliorations de l'activité pastorale, zootechniques, sanitaires, économiques, des démarches, des voyages (échanges interprofessionnels)... - et des réalisations visant à améliorer les conditions d'existence de la profession pastorale dans le sens d'une solidarité véritable avec la société contemporaine.

### ■ Produire de la connaissance, la partager et la mettre en application

Définir et coordonner, en liaison avec les universités et les autres unités de recherche, des programmes d'études interdisciplinaires sur l'élevage ovin transhumant - histoire, ethnologie, impact écologique, techno économies pastorales, ethno-zootechnie, génétique des races transhumantes, - et les paysages qu'il génère, en Provence, dans les Alpes et les autres régions de la Méditerranée occidentale, sera, grâce au jeu des relations de la Maison de la Transhumance le quatrième axe de ses activités. Faire de cette structure un partenaire privilégié des régions de transhumance des pays de l'arc méditerranéen, doit permettre, à l'aide des nouvelles technologies de la communication, de lui faire jouer le rôle de centre de veille de la grande transhumance ovine, propre à observer l'évolution de la pratique, alerter l'opinion et stimuler la solidarité euroméditerranéenne.

### Les moyens mis en œuvre

La *Maison de la Transhumance* devrait s'établir prochainement en Crau, dans les murs de la bergerie du domaine de l'Etang des Aulnes, propriété du Conseil Général des Bouches-du-Rhône (situé à proximité de Saint-Martin-de-Crau). Une exposition permanente présentera l'histoire et l'actualité de la transhumance dans le bassin méditerranéen. Des expositions temporaires s'attarderont aux problématiques spécifiques à l'élevage ovin. Un espace d'accueil et d'information du public, ainsi qu'un centre de documentation compléteront la structure.

La *Maison de la Transhumance* de Saint-Martin-de-Crau s'inscrira par ailleurs dans des **réseaux et circuits de découverte**, de durée variable, établis autour du pastoralisme :

- de proximité, **entre Crau et Camargue** : Ecomusée de la Crau (Saint-Martin-de-Crau) - Coussouls de Peau de Meau - Fouilles des bergeries romaines - Bergerie de la Favouillanne - Museon Arlaten - Musée Camarguais - Domaine du Merle (Salon-de-Provence)...

- **dans les Alpes** : Maison du Berger (Champoléon, Hautes-Alpes) - Alpage école du Domaine du Merle (Alpes-Maritimes) - Maison des Alpages (Besse en Oisans, Isère ; Servoz, Haute-Savoie)...

- **dans l'espace euroméditerranéen** : Maison Pyrénéenne des Pastoralismes (Hautes-Pyrénées) - Ecomusée du Pastoralisme (Vallée Stura, Piémont, Italie) - Centre d'Interprétation de la Transhumance (Parc Naturel Sierra de Cebollera, La Rioja, Espagne)...



## LA ROUTE DU GYPSE DE RIEZ À SAINT JURs

Claude MILLO

### Les réalisations

L'association de la Maison de la Transhumance a déjà plusieurs opérations à son actif et notamment, l'organisation

- **des Rencontres euroméditerranéennes** de la transhumance : "Relique du passé ou pratique d'avenir ?" du 11 au 14 juin 2000, à Saint-Rémy-de-Provence et Saint-Martin-de-Crau (Domaine départemental des Aulnes). Actes publiés en juin 2002 aux Éditions Cheminements sous la direction de Patrick Fabre, Gilbert Molénat et Jean-Claude Duclos ;
- d'une **Journée d'hommages à Jean Blanc**, "Berger transhumant et initiateur des parcs naturels régionaux et des écomusées", le 3 mars 2001 à l'Écomusée de la Crau (Saint-Martin-de-Crau), actes à paraître début 2004 ;
- d'un **inventaire des savoirs vétérinaires des bergers de Provence et des Alpes**, en relation avec le Conservatoire ethnologique des Alpes-de-Haute-Provence (Salagon), entamé en 2002 et actuellement en cours ;
- de l'exposition itinérante "**1951. Transhumance. Sur la route des alpages**". Publié en mai 2002, un ouvrage, coédité par la Maison de la Transhumance et Images en Manœuvres Éditions, rassemble les photographies de Marcel COEN et le récit de Maurice Moyal, accompagnés des textes de Guillaume LEBAUDY, Patrick Fabre et d'une préface de Jean-Claude DUCLOS.
- d'un **film documentaire «Fils de Transhumance. Un troupeau entre la Crau et l'Alpe»** (en partenariat avec l'OREAM).

Parmi les nombreux projets en cours, citons la réalisation d'une malle pédagogique sur la transhumance et le berger (en partenariat avec le Centre Jean GIONO, Manosque), ainsi que d'une couverture photographique des paysages du Pays d'Arles liée au pastoralisme.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle environ il s'est développé en Provence l'exploitation du gypse qui servait à fabriquer du plâtre.

La pierre étant rare dans certaines contrées, telle la région de Moustier Sainte Marie, un savoir-faire sur l'utilisation du plâtre se développe avec la création soit d'enduits, soit de décorations, mises en œuvre dans certaines demeures. L'exploitation du gypse existait sur la commune de Saint Jurs, à proximité de Moustier et de Riez. Elle a permis la réalisation d'un grand nombre de gypseries (pilastre, colonne, cheminée, corniche, linteau..) qui sont particulièrement bien conservées dans la commune de Riez.

En collaboration avec les communes de Saint Jurs, (qui acquiert la plâtrière de St Georges et s'attelle à sa réhabilitation ainsi qu'à celle du four) de Moustiers et d'une association de conservation du patrimoine, le Parc Naturel Régional du Verdon a voulu établir une route du gypse qui permet de redécouvrir selon un itinéraire précis, depuis la pierre elle-même dans la carrière, jusqu'à la mise en œuvre, en passant par la cuisson et le four.

Un guide a été édité afin de retracer l'utilisation du gypse. La production du gypse dans cette région sera définitivement arrêtée en 1931. Elle aura duré durant près de 300 ans.

Voilà comment, par le biais d'un patrimoine rural, on a mis en œuvre un développement économique par/et grâce à la culture.



## UNE ENTREPRISE À VOCATION CULTURELLE AU SERVICE DE L'INNOVATION CULTURELLE :

**Mathieu BARROIS**

Le massif ocrier fut à une certaine époque entièrement en zone constructible, puis, suite aux éboulements de terrain, devint inconstructible en partie. Le projet de classement du massif ocrier, après un long processus de gestation est devenu effectif depuis septembre 2002.

Depuis une dizaine d'années de nombreux projets culturels sur les ocres ont été élaborés par différents acteurs (collectivités, Parc Naturel Régional du Luberon, associations)

A Roussillon, fin 1993, un nouveau projet est présenté à Jean Davis, Maire de Roussillon de l'époque, par Barbara et Mathieu BARROIS. Le projet d'entreprise à vocation culturelle s'appuie sur un contexte culturel fort (la Provence, le Parc Naturel Régional du Luberon, Roussillon, les ocres, une activité économique existante). De forme privée et à vocation culturelle, il revendique le lien étroit entre économie et culture, favorise le partenariat privé – public et vise à la transmission de la culture technique et des savoir-faire associés.

Dès son origine le projet de Conservatoire des ocres et pigments appliqués est fondé sur l'idée que la culture technique et industrielle est créée par les entreprises, les artisans et que sa conservation doit aussi passer par un travail sur la transmission des savoir-faire. Mais cette démarche, tout en intégrant la dimension culturelle, doit rester ancrée dans le monde économique. L'entreprise à vocation culturelle, héritée du concept d'éco-musée du québécois Cyril SIMARD, repose sur un lien étroit entre économie et culture : le profit dégagé par les activités commerciales (comptoir, librairie, formation) est réinvesti dans des activités culturelles (personnel d'accueil, matériaux-thèques, bibliothèque, restauration de matériel...).

Le rôle d'un conservatoire des ocres, à l'instar d'un Conservatoire de musique, est de pratiquer la discipline que l'on entend conserver. C'est un outil, (centre d'archives, de documentation, d'initiation, d'activités, de ressources), au service des professionnels et du grand public (attiré par l'ocre paysage, mais dépourvu de connaissance tant sur son histoire industrielle que sur l'univers de la couleur). C'est aussi un lieu de rencontre pour les professionnels et le grand public. Sept fonctions structurent l'ensemble des activités. Toutes les activités sont en relations les unes avec les autres, s'enrichissent mutuellement et ont toutes vocations à terme à se développer et à s'autofinancer.

### L'accueil

C'est la terminaison nerveuse du système. C'est par le premier

contact que le visiteur va se sentir attendu, accueilli, reçu. Le public est multiple, le message doit donc s'adresser à toutes les sensibilités. C'est pourquoi différentes portes d'entrées sont proposées depuis 10 ans pour pénétrer le monde des matériaux de la couleur : les couleurs des enduits, les couleurs alimentaires, les couleurs des métaux et oxydes métalliques dont l'ocre.... Le public vient pour les ocres, mais il leur est proposé autre chose. Le Conservatoire ne se contente pas de répondre à la demande des visiteurs, qui est somme toute très classique, il amène un autre regard sur la couleur, il emmène plus loin. Visiteurs individuels ou groupes (scolaires, autocaristes, professionnels) sont accueillis toute l'année. La visite est accompagnée et dure une heure. Elle favorise la transmission d'informations techniques et suscite l'échange. De nombreuses informations ou dons sont issus de cette activité.

### Patrimoine industriel et Métiers

L'exploitation de l'ocre a créé un paysage très particulier devenu aujourd'hui patrimoine culturel. Son maintien implique concrètement l'abattage des arbres afin de pouvoir conserver ce paysage intact, c'est-à-dire le paysage issu de l'industrie ocrière. C'est là un paradoxe intéressant.

Autre paradoxe, celui du parti pris dans la réhabilitation de l'ancienne usine d'ocre de Roussillon. Redonner une âme à un lieu à l'état de friche, c'est lui trouver un nouvel usage qui respecte son histoire et en perpétue l'essence. Pour redevenir une usine d'ocre, même une ancienne usine d'ocre, il était nécessaire de redonner au site une existence, une mémoire, une réalité. Retrouver des machines, des archives, des témoins. Comprendre, réaliser et transmettre. Envisager l'espace comme l'aurait fait un ocrier réinstallant des machines dans une ancienne usine. Cet état d'esprit nous a guidé tout au long de la démarche de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine ocrier. L'ensemble des éléments récupérés sont réutilisés dans leur fonction d'origine ou présentés dans leur logique de fonctionnement.

### Formation et Service

Aimer, c'est connaître et faire partager. Parler des métiers et transmettre leurs savoir-faire est bien du ressort des praticiens et des artisans. S'occuper de logistique, de gestion des stages, de communication, d'organisation, telle est la mission du Conservatoire. Les artistes et les artisans en activité animent sur place les ateliers pour adultes, dans

